

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Présentation

François Ricard

Volume 23, numéro 3 (135), mai-juin 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60273ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ricard, F. (1981). Présentation. *Liberté*, 23(3), 5-6.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

MILAN KUNDERA

Le pari de la littérature tchèque

PRÉSENTATION

Auteur de quatre romans (La Plaisanterie, La Vie est ailleurs, La Valse aux adieux et Le Livre du rire et de l'oubli), d'un recueil de nouvelles (Risibles amours) et d'une pièce de théâtre (Les Propriétaires des clés), tous publiés en français aux éditions Gallimard, Milan Kundera est aujourd'hui le représentant le plus important de la littérature tchèque et l'un des écrivains les plus significatifs de notre temps (voir Liberté, n° 121, janvier-février 1979). Mais il est aussi, notamment depuis son célèbre discours de 1968 devant le IV^e Congrès de l'Union des écrivains tchécoslovaques (discours publié dans les Temps modernes, Paris, n° 263, avril 1968), celui qui a le mieux défini à la fois l'originalité et le caractère exemplaire de cette littérature, ce qu'il fait de nouveau dans le texte qui suit. Ce texte est la version originale, inédite en français, d'une conférence prononcée le 7 novembre 1980 à l'Université de Philadelphie et dont la traduction anglaise a paru dans la New York Review of Books du 22 décembre dernier.

Ces pages, toutefois, ne concernent pas uniquement la littérature tchèque. À travers celle-ci, c'est le concept même de littérature, et en particulier celui de littérature nationale, que l'écrivain nous invite à interroger de nouveau. Or nous pensons que cette invitation concerne singulièrement la conscience québécoise, et donc que les idées exprimées ici peuvent contribuer, sinon à dénouer, du moins à poser plus clairement certains des problèmes qui nous confrontent présentement et à mieux formuler éventuellement ce qui pourrait aussi devenir « le pari de la littérature québécoise ».

F.R.

La nation tchèque participe depuis très longtemps à l'histoire de l'Occident. C'est une nation ancienne en même temps que très jeune puisque, presque disparue sous la germanisation intense qui a suivi la Guerre de Trente Ans, elle n'a fait sa seconde apparition sur la scène européenne qu'au dix-neuvième siècle. Son visage est donc à la fois vieux et enfantin, et cette ambiguïté est la première de ses qualités qui retient l'attention.

Si le peuple tchèque est aujourd'hui en vie, ce n'est pas à cause des armes ou de la ruse politique, mais bien grâce à l'immense travail intellectuel qui a fait renaître sa langue écrite au siècle dernier. D'où une deuxième constatation : la nation tchèque est née de sa littérature, par sa littérature, et son sort est donc fatalement lié à celui de sa littérature et de sa culture.

Aux dix-septième et dix-huitième siècles, la nation tchèque a vécu dans l'antichambre de la mort. Les Tchèques savent qu'ils auraient très bien pu alors se résigner à leur disparition dans la nation allemande et que, s'ils existent, c'est donc parce qu'ils ont *choisi* d'exister. Et c'est là une troisième chose surprenante : leur existence moderne résulte d'un *choix*, d'un *projet*, ou, pour utiliser un mot cher à Pascal, d'un *pari*.

En effet, les intellectuels tchèques du dix-neuvième siècle ont eu le courage de se demander en toute lucidité : est-ce que, du point de vue de l'humanité, il ne serait pas préférable de participer à la grande culture allemande, mieux formée et plus avancée, plutôt que de gaspiller des forces intellectuelles à créer une nouvelle culture pour une petite nation ? La culture tchèque sera-t-elle en mesure de retrouver sa spécificité ? Et saura-t-elle faire de cette spécificité une valeur irremplaçable ?